



Vive le PCF (mlm) !

La phénoménologie d'Edmund Husserl comme subjectivisme absolu

La phénoménologie, vision du monde la plus pure du subjectivisme bourgeois

La phénoménologie est, au sens strict, la philosophie de la bourgeoisie ayant abandonné les Lumières ; elle est le subjectivisme érigé en vision du monde. Tous les modes de pensée bourgeois, quels qu'ils soient, reviennent à la phénoménologie. Edmund Husserl (1859-1938) est le penseur-clef du relativisme-libéralisme, la figure incontournable de la modernité capitaliste.

La phénoménologie se veut le discours (logos, en grec) sur les phénomènes (phanomeon, en grec) ; Edmund Husserl en parle en 1927 dans la définition faite pour l'Encyclopædia Britannica comme d'une « méthode descriptive d'un nouveau type ».

La phénoménologie cherche en effet à décrire les faits par le prisme subjectif de « l'intention » de la conscience : la conscience, en se tournant vers les faits, les prend d'une certaine manière et pas d'une autre.

Il n'y a plus de vérité unique, de réalité matérielle possédant une dignité en soi. Il y a les consciences saisissant chacune subjectivement des fractions de la réalité, toute différente, alors que la réalité elle-même apparaît comme une abstraction de toutes manières inatteignable.

La phénoménologie est, dans les faits, la transposition de l'idéalisme de l'hindouisme dans le capitalisme développé. L'hindouisme relativise le monde qui n'est qu'une émanation d'un Dieu au-delà de la matière ; chaque personne ne perçoit qu'un aspect de ce Dieu suprême ayant réalisé le monde dans un rêve qu'il fait.

La phénoménologie accepte ce point de vue et valide l'expérience subjective perçue comme authentique. Lorsque Michel Foucault regarde la révolution iranienne de 1979 non pas dans les faits, mais dans le ressenti subjectif des gens, il applique le principe de la phénoménologie.

Henry Corbin, le spécialiste majeur de l'Islam iranien, explique en 1978 dans l'introduction de son œuvre *En islam iranien : aspects spirituels et philosophiques* :

« Il sera fait ici un usage fréquent du mot phénoménologie. Sans vouloir nous rattacher à quelque courant déterminé de la phénoménologie, nous prenons le terme étymologiquement, comme correspondant à ce que désigne la devise grecque « Sauver les phénomènes », c'est les rencontrer là où ils ont lieu et où ils ont leur lieu.

En sciences religieuses, c'est les rencontrer dans les âmes des croyants, plutôt que dans les monuments d'érudition critique ou dans les enquêtes circonstanciées.

Laisser se montrer ce qui s'est montré à eux, car c'est cela le fait religieux.

Il peut s'agir du croyant naïf, comme il peut s'agir du plus profond théosophe mystique. Mollâ Sadrâ lui-même disait que l'ésotériste se sent beaucoup plus proche du croyant naïf que du théologien rationaliste, parce qu'il est en mesure lui, sans faire d'allégories, de « sauver le phénomène », le sens de l'exotérique (zâhir) professé par le croyant naïf.

Dans ces conditions, nous pouvons alors distinguer ce qui est « phénoménologiquement vrai » de ce qui est « historiquement vrai », au sens où l'entend la critique scientifique de nos jours. »

Ce qui compte, ce n'est pas les faits, l'histoire, mais la manière subjective qu'a la conscience de saisir intentionnellement ces faits. C'est cela qui serait vrai, car le monde consiste en des consciences.

La phénoménologie est ainsi la vision du monde la plus pure du subjectivisme bourgeois. Elle valide la conscience non seulement comme ayant le libre-arbitre, capable de choix, en réfutation de tout déterminisme. Mais elle met également en valeur une conscience active, qui saisit la réalité de manière intentionnelle.

Il n'a plus simplement une perception qui peut être trompeuse, comme chez René Descartes. On a une conscience conquérante, prête à englober le monde. La phénoménologie est le reflet du subjectivisme se faisant le moyen pour le mode de production capitaliste d'englober le monde.

La phénoménologie et le flux de la conscience comme solution au dilemme cartésien

La base de la philosophie bourgeoise du capitalisme élané, c'est le *Cogito ergo sum* de Descartes. Le « je pense donc je suis » suffit pour la bourgeoisie qui, comme Descartes, pense que l'homme est « comme maître et possesseur de la nature ».

Au départ, lorsqu'il était progressiste, le capitalisme portait la lecture protestante de la conscience, avec une éthique du travail, un élan de la conscience dans les avancées morales-sociales.

Une fois lancé, le capitalisme abandonna toutefois toute vision du monde générale, pour ne plus que se focaliser sur l'individu faisant des choix en toute conscience, sans armature morale comme dans le protestantisme.

Avec le cogito de Descartes, le capitalisme assumait une lecture pragmatique-productive, en reprenant l'idéalisme de Pythagore et Platon comme quoi le monde est mathématique et comme quoi on peut donc se l'approprier en développant les connaissances à ce niveau.

Il y avait toutefois un problème théorique de fond dans le dispositif idéologique. En effet, le *Cogito ergo sum* entraîne une réduction à l'infini. Si l'on dit « Je pense donc je suis », il faut avoir conscience qu'on le pense. Or, pour penser qu'on le pense, il faut penser qu'on le pense. Et pour penser qu'on pense qu'on le pense, il faut encore penser et ainsi de suite à l'infini.

Tout l'idéalisme de la démarche anti-matérialiste, anti-Aristote, anti-Avicenne, anti-Averroès, anti-Spinoza, anti-F Feuerbach anti-Marx apparaît ici crûment.

Edmund Husserl vient réparer ici le dispositif, y réussissant bien mieux que Henri Bergson, qui tenta de son côté de pareillement moderniser le système de pensée bourgeois. En fait, la version de Henri Bergson a été acceptée en France, jusqu'à être intégrée dans l'idéologie dominante, pour le reste de la bourgeoisie dans le monde, c'est Edmund Husserl qui a joué ce rôle de complément / correction.

Son système est d'ailleurs bien plus élaboré que celui de Henri Bergson. Ce dernier a cherché à combiner matérialisme et idéalisme, reconnaissant les flux de la conscience mais les plaçant dans un cadre où spiritualité et matérialisme se mélange. Le tout est inspirant, mais c'est techniquement intenable pour une vision du monde à l'échelle d'une classe.

Edmund Husserl a lui produit un système extrêmement développé et qui, à défaut d'être correct de par son idéalisme, est bien plus avancé et colmate les brèches.

Pour résumer le plus simplement possible, on peut formuler l'opposition ainsi :

Descartes / Husserl

Je pense donc je suis / Je pense quelque chose donc je suis

Le problème de fond de Descartes est en effet qu'il a besoin de Dieu comme support justifiant l'existence de la conscience. L'être humain n'est ici pas un animal, car Dieu lui a donné une âme et lui a accordé de ce fait le libre-arbitre.

Mais de ce fait, la valeur de l'être humain penche vers Dieu et par définition la réalité est considérée comme secondaire. Elle est mise à l'écart, car la conscience lui est extérieure.

Or, le mode de production capitaliste s'étant élançé, systématisé, il ne s'agit pas seulement de soumettre la réalité dans une perspective transformatrice – utilitaire. Il faut la définir en tant que tel selon les perspectives du capitalisme lui-même.

Il faut que la réalité soit définie non plus seulement par le capitaliste s'appropriant le monde, mais par les gens vivant dans le capitalisme. La réalité doit être défini de manière subjectiviste – consommatrice.

Husserl se débarrasse par conséquent de tout support métaphysique - religieux. Il prend comme support, non pas la réalité – car il est idéaliste – mais le mouvement de la conscience, son activité. Chez lui, la conscience est le présent vivant de ses contenus présents.

C'est de fait l'idéologie du consommateur – producteur.

La conscience est conscience de quelque chose, la conscience est tournée vers quelque chose, elle est choix de se tourner, elle est intention.

On peut, dans les faits, remplacer le mot de « phénoménologie » par « intentionnalisme ». La philosophie de Husserl est une philosophie de l'intentionnalité de la conscience, qui par là même prouve son existence.

C'est l'idéologie de toute personne dans le capitalisme, qui consomme intentionnellement, qui produit intentionnellement, qui s'identifie à cette activité, qui se résume à cette activité elle-même.

La phénoménologie comme prolongement de la « révolution cartésienne »

Pour que sa philosophie soit reconnue comme vision bourgeoise du monde, Edmund Husserl avait besoin d'une légitimation. Pour ce faire, il a longuement expliqué sa conception dans un cycle de deux conférences, en quatre parties, qui ont eu lieu à la Sorbonne les 23 et 25 février 1929 ; l'ouvrage qui en ressortit fut justement intitulé *Méditations cartésiennes*.

Husserl présente Descartes comme point de départ de la philosophie qu'il considère comme moderne, et qu'il faut comprendre comme bourgeoise :

« Un fait, certes, porte à réfléchir : les sciences positives se sont fort peu soucies de ces Méditations qui, cependant, devaient leur fournir un fondement rationnel absolu. Il est vrai qu'après s'être brillamment développées pendant trois siècles, ces sciences se sentent aujourd'hui entravées dans leur progrès par l'obscurité qui règne dans leurs fondements mêmes. Mais là même où elles essaient de renouveler ces fondements, elles ne songent pas à remonter aux Méditations de Descartes.

C'est, par ailleurs, un fait considérable qu'en philosophie les Méditations aient fait époque, et cela de manière toute particulière, précisément en vertu de leur retour à l'ego cogito pur. Descartes inaugure un type nouveau de philosophie.

Avec lui la philosophie change totalement d'allure et passe radicalement de l'objectivisme naïf au subjectivisme transcendantal, subjectivisme qui, en dépit d'essais sans cesse renouvelés, toujours insuffisants, paraît tendre pourtant à une forme définitive. »

Ainsi, Descartes a mené une révolution philosophique, mais les sciences ne l'ont pas vu : la solution est qu'elle se tourne vers Descartes. On aura compris bien entendu que Husserl dit cela car il se veut justement celui qui conjugue la « révolution cartésienne » et les sciences.

Cependant, Husserl ne peut pas suivre la manière dont Descartes prenait les sciences. En effet, Descartes avait la même conception que Pythagore et Platon, que tout l'idéalisme : le monde est de type logico-mathématique, et non pas naturel-physique.

Or, Husserl doit sauver l'idéalisme face au matérialisme. Et les avancées scientifiques ont été immenses, la réalité est puissamment transformée. Le matérialisme est donc solidement ancré de par la transformation des forces productives et celles-ci croissant, il devient de plus en plus solide.

Inversement, les classes dominantes sont de plus en plus décadentes et basculent dans le subjectivisme. Le mode de production capitaliste façonne lui-même tout le monde dans une tendance au subjectivisme, à la réduction à un consommateur – producteur.

Il faut donc pour Husserl accompagner cela, ce qu'il fait en parlant de manière ininterrompue de « crise » de « l'occident » et en faisant basculer l'idéalisme dans le subjectivisme.

Ce subjectivisme n'assume plus l'ensemble de la réalité, fut-elle logico-mathématique (que ce soit religieusement comme pour Platon ou de manière bourgeoise-transformatrice chez Descartes).

Il faut ici que la science elle-même devienne relativiste et donc qu'elle se soumette au subjectivisme exposé philosophiquement. Il faut noter bien entendu que Husserl accompagne en même temps les tendances subjectivistes existant dans les sciences, notamment en mathématiques.

Husserl expose donc dans les *Méditations cartésiennes* que Descartes doit être dépassé :

« Descartes lui-même s'était donné d'avance un idéal scientifique, celui de la géométrie, ou, plus exactement, de la physique mathématique. Cet idéal a exercé pendant des siècles une influence néfaste.

Du fait qu'il ait été adopté par Descartes sans critique préalable, ses *Méditations* se ressentent aussi. Il semblait naturel à Descartes que la science universelle dût avoir la forme d'un système déductif, système dont tout l'édifice reposerait *ordine geometrico* sur un fondement axiomatique servant de base absolue à la déduction.

L'axiome de la certitude absolue du moi et de ses principes axiomatiques innés joue chez Descartes, par rapport à la science universelle, un rôle analogue à celui des axiomes géométriques en géométrie. Mais le fondement est encore plus profond ici qu'en géométrie et est appelé à constituer le dernier fondement de la science géométrique elle-même.

Quant à nous, tout cela ne doit aucunement nous influencer. »

Husserl veut en effet faire du « moi » une valeur en soi, qui n'a pas besoin de support, qui se justifie en existant – c'est-à-dire en consommateur – producteur au sein du mode de production capitaliste.

C'est le subjectivisme.

La phénoménologie comme dépassement subjectiviste de Descartes

Edmund Husserl entend dire « je pense quelque chose donc je suis », il ne veut plus d'un Dieu support de la conscience. La conscience doit se voir prouver son existence... par elle-même. C'est le subjectivisme, d'autant plus agressif qu'il lui fait combattre le matérialisme ayant atteint son niveau dialectique et donc assumant d'autant mieux le déterminisme, la réfutation du « libre-arbitre ».

Edmund Husserl lève donc le drapeau du *moi absolu* et dit que Descartes a échoué à justifié suffisamment le moi, et que lui va le faire en justifiant le *moi* par le *moi* lui-même.

Voici ce qu'il dit dans les *Méditations cartésiennes* données comme conférences à Paris en 1929 :

« Contrairement à Descartes, nous nous proposerons pour tâche de dégager le champ infini de l'expérience transcendante.

Si l'évidence cartésienne — celle de la proposition : *Ego cogito, ego sum* — est demeurée stérile, c'est parce que Descartes a négligé deux choses : d'abord d'élucider une fois pour toutes le sens purement méthodique de l'ἐποχή [épochè, c'est-à-dire la suspension du jugement] transcendante, — et, ensuite, de tenir compte du fait que l'ego peut, grâce à l'expérience transcendante, s'explicitier lui-même indéfiniment et

« systématiquement ; que, de ce fait, ce moi constitué un champ d'investigation possible, particulière et propre. »

Il va de soi que la difficulté intellectuelle propre à l'étude du subjectivisme, c'est qu'on passe dans un discours justement à la fois idéaliste et subjectiviste, qu'il tend à devenir ainsi toujours plus cryptique, incompréhensible, avec différentes couches accumulées de discours obscurs pour masquer le caractère délirant de la démarche.

Ce que dit Edmund Husserl ici, c'est que Descartes fait d'une fin en soi son « doute » l'amenant à réfuter le monde pour se tourner vers la conscience, et qu'il ajoute Dieu comme support à la conscience. Edmund Husserl entend modifier cela : il va changer ce « doute » et faire se tourner la conscience non plus vers Dieu, vers elle-même en la tournant vers un monde partiel, subjectiviste.

Ce que cela veut dire, c'est que contrairement à Descartes chez qui la conscience existe, mais de manière vide, chez Edmund Husserl elle existe mais de manière pleine, et même elle n'existe que de manière pleine.

Edmund Husserl théorise en fait une sorte d'égologie, de discours sur l'ego. La conscience, c'est un ensemble de vécus subjectif virtuellement sans limites (d'où « transcendantal », traversant toute la réalité ou plutôt ici tous les possibles).

Dans les *Méditations cartésiennes*, Edmund Husserl parle ainsi de la conscience comme d'un assemblage de vécus formant une entité mouvant dans l'univers, à sa manière :

« Il est cependant possible de montrer que l'évidence absolue du Je suis s'étend aussi, nécessairement, aux multiplicités de l'expérience interne que nous avons de la vie transcendantale et des particularités habituelles du moi (...).

Le « je suis » transcendantal embrasse dans l'universalité de sa vie une multiplicité indéfinie et inachevée d'états concrets individuels. »

C'est le subjectivisme le plus complet, puisque tout le monde est différent, car chacun est une entité constituée d'une conscience consistant en des pensées intentionnelles sur des choses spécifiques.

C'est au sens strict l'idéologie du mode de production capitaliste.

La phénoménologie et le monde multiple des subjectivismes multiples

Chez Edmund Husserl, il n'y a donc pas la conscience, le moi, mais « ma conscience », « mon moi ». Ce n'est plus le fait de penser qui compte, mais les pensées individuelles – subjectives.

Ces pensées sont des « choix », relevant du libre-arbitre - il ne faut jamais perdre de vue que la substance de la phénoménologie d'Edmund Husserl vise à réfuter le matérialisme dialectique, le déterminisme.

Edmund Husserl dépasse donc Descartes en accordant une dimension entièrement individuelle à la conscience. Il le fait au moyen de son conception de l'intentionnalité, comme ici dans les *Méditations cartésiennes* :

« Il faudra élargir le contenu de l'ego cogito transcendantal, lui ajouter un élément nouveau et dire que tout cogito pu encore tout état de conscience « vise » quelque chose, et qu'il porte en lui-même, en tant que « visé » (en tant qu'objet d'une intention) son cogitatum respectif.

Chaque cogito, du reste, le fait à sa manière.

La perception de la « maison » « vise » (se rapporte à) une maison — ou, plus exactement, telle maison individuelle — delà manière perceptive ; le souvenir de la maison « vise » la maison comme souvenir ; l'imagination, comme image; un jugement prédicatif ayant pour objet la maison « placée là devant moi » la vise de la façon propre au jugement prédicatif ; un jugement de valeur surajouté la viserait encore à sa manière, et ainsi de suite.

Ces états de conscience sont aussi appelés états intentionnels. Le mot intentionnalité ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose, de porter, en sa qualité de cogito, son cogitatum en elle-même. »

Du point de vue matérialiste dialectique, on voit aisément que c'est ici une tautologie : la conscience est conscience, car elle est conscience ; l'individu est un individu, car il est un individu.

Qu'est-ce qu'une conscience ? Un assemblage de choses conscientisées. Et qu'est-ce qu'un assemblage de choses conscientisées ? Une conscience.

Le principe d'intentionnalité vient masquer cette tautologie en prétendant que les activités consciences sont des choix – des choix faits par quoi, cependant ? Une conscience séparée, un moi pur ? Ou bien par l'assemblage des choses conscientisées ?

Il y a là évidemment un problème de fond qu'Edmund Husserl ne sera jamais en mesure de résoudre, sauf au moyen d'une « réduction phénoménologique » qu'il faudrait pratiquer, sorte de méditation délirante pour se replier en soi-même et être en mesure de s'observer.

Mais là n'était de toutes façons pas son rôle. Ce qui comptait historiquement pour le mode de production capitaliste, c'est que soit formulé le principe que la conscience est un état, que même dans son rapport aux objets réels, la conscience ne soit qu'un état. Ainsi, tout est état de la conscience, même un rapport concret à un objet réel.

Il suffit alors de dire que l'objet réel est inatteignable, qu'on n'en cerne qu'un aspect particulier – et alors, par ce tour de passe-passe, on obtient un mode aux particularités infinies saisies par une infinité d'individus.

Le monde est différent pour chaque individu et le monde n'existe pour chaque individu que dans la mesure et de la manière où cet individu est tourné vers le monde.

Il y a autant de mondes que d'individus – et autant d'individus que de mondes, car le monde est lui-même dispose d'une infinité de facettes.

On est dans le subjectivisme le plus complet, mais qui prétend justement que tout est par définition incomplet, multiple, séparé, particulier, etc.

Edmund Husserl et la quête de l'absolu subjectiviste

On a chez Edmund Husserl un ego absolu. En pratiquant le doute cartésien, en remettant tout en cause, on arrive à l'égo. Mais cet ego est notre seule porte vers la réalité, du moins sur la réalité saisie par nous (et pour nous la seule réalité).

Dans *Idées I*, Edmund Husserl dit de la conscience :

« C'est donc elle qui demeure comme le « résidu phénoménologique » cherché ; elle demeure, bien que nous ayons mis « hors circuit » le monde tout entier, avec toutes les choses, les êtres vivants, les hommes, y compris nous-mêmes.

Nous n'avons proprement rien perdu mais gagné la totalité de l'être absolu, lequel, si on l'entend correctement, recèle en soi toutes les transcendances du monde, les constitue en son sein. »

Edmund Husserl expose donc un moi – l'ego – composé d'un ensemble de pensées - le cogitatum. Cet ensemble est permis par le fait de penser – le cogito. Ce fait de penser repose sur le moi – l'ego.

On a ici une boucle ne reposant sur rien, mais dont l'affirmation comme pseudo « synthèse » permet de justifier le subjectivisme dont le mode de production capitaliste a besoin. Que faire cependant de la réalité ?

Eh bien la réalité n'est plus la réalité – mais uniquement la réalité pensée. Il faut tout considérer, y compris les différentes pensées, comme une structure du moi.

Chaque simple ego porte donc un structure établissant des intentions avec le monde, mais il est même un monde dans un monde, chaque individu portant l'absolu de par la structure du moi qui est sans limites.

Edmund Husserl dit donc qu'il a une mission : trouver cette structure du moi, définir ce qu'elle est en tant qu'absolu. On en revient ici à l'hindouisme pour qui il faut chercher en soi l'esprit absolu.

Dans ses *Méditations cartésiennes*, Edmund Husserl nous dit ainsi :

« La subjectivité transcendantale n'est pas un chaos d'états intentionnels. Elle n'est pas davantage un chaos de types de structure constitutifs, dont chacun serait ordonné en lui-même par son rapport à une espèce ou forme d'objets intentionnels.

Autrement dit : la totalité des objets et types d'objets que je puis concevoir, ou, pour parler en langage transcendantal, que le moi transcendantal peut concevoir, n'est pas un chaos, mais un ensemble ordonné ; de même, corrélativement, la totalité des types des multiplicités indéfinies (de phénomènes) liées noétiquement et noématiquement, qui correspondent aux types d'objets.

Ceci nous fait prévoir une synthèse constitutive universelle, où toutes les synthèses jouent de concert suivant un ordre déterminé, et qui embrasse par conséquent toutes les entités réelles et possibles, en tant qu'elles existent pour le moi transcendantal, et, corrélativement, tous les modes de conscience correspondant, réels ou possibles.

En d'autres termes, une tâche formidable se dessine, qui est celle de toute la phénoménologie transcendantale.

Cette tâche, la voici : dans l'unité d'un ordre systématique et universel, et en prenant pour guide mobile le système de tous les objets d'une conscience possible, — système qu'il s'agira de dégager par degrés — et, dans ce système, celui de leurs catégories formelles et matérielles, effectuer toutes les recherches phénoménologiques en tant que recherches constitutives, en les ordonnant systématiquement et rigoureusement les unes par-rapport aux autres. »

La phénoménologie consiste ainsi en le catalogue de l'absolu au sein du moi. Bien entendu, le moi peut corriger certaines interprétations de la réalité, si jamais le désaccord est trop grand. Mais tous les rapports sont individuels et extensibles ; il n'y a pas de réalité, mais des phénomènes divers et variés saisis de manière diverse et variée.

Sans cette saisie, sans l'intention de la conscience de les saisir, on ne peut pas savoir que ces phénomènes existent et d'ailleurs qu'ils existent ou pas est indifférent. La réalité ne compte que dans la mesure où elle est saisie. C'est la conséquence relativiste du subjectivisme absolu : ne compte pour l'ego ce qui passe par lui.

Edmund Husserl dit dans ses *Méditations cartésiennes* que :

« En qualité d'ego, je me trouve dans un monde ambiant qui « existe pour moi » d'une manière continue. Dans ce monde se trouvent des objets comme « existants pour moi », notamment ceux qui me sont déjà connus dans leurs articulations permanentes, et ceux dont la connaissance n'est qu'anticipée. »

Et :

« Si des objets « sont » pour moi au sens le plus large — objets réels, états vécus, nombres, relations, lois, théories, etc , — cela n'a tout d'abord rien à voir avec l'évidence. Cela signifie tout simplement que ces objets « valent » pour moi ; autrement dit, ils sont mes cogitata, et ces cogitata sont présents à la conscience dans le mode positionnel de la croyance. »

On a ainsi la théorie des flux de la conscience combinée au principe de l'ego comme absolu :

« L'univers du vécu qui compose le contenu « réel » de l'ego transcendantal n'est compossible que sous la forme universelle du flux, unité où s'intègrent tous les éléments particuliers, comme s'écoulant eux-mêmes. »

Le moi est tout puissant car il n'existe que par lui-même et est donc le monde, l'absolu. Le monde extérieur, réel, n'existe qu'en partie, celle saisie par le moi – et cela suffit largement au moi, qui de toutes façons ne vit que par lui-même, le monde se résumant à lui-même.

Edmund Husserl et le monde comme horizon des possibles

Qu'est-ce que le monde selon la phénoménologie d'Edmund Husserl ? Ce sont des objets saisis par la pensée et rien d'autre. Le monde existe bien sûr, mais ce qu'il est pour nous, c'est ce qu'on saisit

par la conscience. Le reste, c'est autre chose, quelque chose qui ne nous concerne de toutes façons pas.

Le monde, c'est le monde que la conscience saisit ou qu'elle peut saisir, rien d'autre. Il dit dans ses *Méditations cartésiennes* :

« Les objets n'existent pour nous et ne sont ce qu'ils sont que comme objets d'une conscience réelle ou possible. »

Le monde est alors à l'image du mode de production capitaliste avec ses marchandises qu'on peut produire et acheter, c'est-à-dire qu'il consiste purement et simplement en un horizon des possibles pour l'ego. Le subjectivisme absolu n'est pas replié sur lui-même : il engloutit sa part du monde.

La phénoménologie est le discours au sujet de ce subjectivisme absolu de l'ego absolu, l'étude de toutes les expériences faites selon la perspective anti-matérialiste de la saisie subjectiviste (et non pas subjective) de quelque chose :

« Il faudra élaborer une théorie constitutive de la nature physique, toujours « donnée » et — l'un impliquant l'autre — toujours présumée existante; — une théorie de l'homme, de la société humaine, de la culture,... etc.

Chacune de ces notions désigne un vaste ensemble de recherches différentes, correspondant aux concepts de l'ontologie naïve, tels que : espace réel, temps réel, causalité réelle, objet réel, qualité réelle,... etc.

Il s'agit chaque fois de dévoiler l'intentionnalité impliquée dans l'expérience elle-même (en tant qu'elle est un état vécu transcendantal) ; il s'agit d'une explicitation systématique des « horizons » de l'expérience, c'est-à-dire d'une explicitation des évidences possibles qui pourraient en « remplir » les intentions, et qui, à leur tour, conformément à une loi de structure essentielle, feraient renaître autour d'elles des « horizons » toujours nouveaux ; et cela en étudiant continuellement les corrélations intentionnelles. »

Seulement, le mode de production capitaliste exige également une accumulation, pas seulement un subjectivisme qui se réalise. Il a besoin d'un subjectivisme qui va se réaliser également. Il faut donc une idéologie faisant de l'ego une action tournée vers la réalisation de la consommation. Il faut que l'ego ne soit pas quelque chose de fixe, établi par la consommation, il doit être défini comme existant par les différents cycles de réalisation capitaliste.

Il faut à la fois une consommation faite, établissant l'ego – en réalité l'être humain aliéné – et une consommation à faire. Voilà pourquoi Edmund Husserl dit que :

« Il appartient donc à l'essence de l'ego de vivre toujours en des systèmes d'intentionnalités et des systèmes de leurs concordances, tantôt s'écoulant dans l'ego, tantôt formant de potentialités stables, pouvant toujours être réalisées. »

Toute l'existence est ici définie comme allant dans un sens et dans un autre ; la vie consiste en suivre sa « conscience » en satisfaisant une saisie de choses et une saisie possible de choses. Le monde est là à notre disposition comme horizon des possibles.

C'est le marché capitaliste de l'époque du mode de production capitaliste développé qui se réalise ici comme définition même de la « conscience ».

Edmund Husserl et l'ego absolu au sein de la civilisation

La conscience est chez Edmund Husserl celle de l'individu atomisé puisant dans le monde ce qu'il saisit, c'est-à-dire agissant de manière conforme aux attentes du mode de production capitaliste.

Mais accepter ce que dit Edmund Husserl, même dans une perspective critique, serait imaginer que le mode de production capitaliste puisse réellement entièrement façonner l'individu atomisé. Ce ne serait que renverser un idéalisme – ce que feront précisément Georges Lukacs (avec la réification, la choséification des consciences) et Herbert Marcuse (avec l'Homme unidimensionnel).

Edmund Husserl ne parle bien entendu pas de mode de production capitaliste ; il emploie l'expression « civilisation » qui sert ici de masque. Il dit par exemple dans ses *Méditations cartésiennes* :

« Il appartient au sens de l'existence du monde et, en particulier, au sens du terme « nature », en tant que nature objective, d'exister pour chacun de nous, caractère toujours co-entendu chaque fois que nous parlons de réalité objective.

De plus, le monde de l'expérience contient des objets déterminés par des prédicats « spirituels » qui, conformément à leur origine et à leur sens, renvoient à des sujets et, généralement, à des sujets étrangers à nous-mêmes et à leur intentionnalité constituante ; tels sont tous les objets de civilisation (livres, instruments, toutes espèces d'œuvres, etc.) qui se présentent également avec le sens d' «exister pour chacun » (pour quiconque appartient à une civilisation correspondante à la civilisation européenne, par exemple, plus étroitement, à la civilisation française, etc.). »

Il y a les impératifs de la nature et ceux de la civilisation : voilà le terrain où se meut la conscience « saisissant » la réalité. Cependant, la nature elle-même englobe en fait chez Edmund Husserl les humains, les animaux, les choses qu'on utilise dans la vie quotidienne, les biens culturels, etc. C'est une nature considérée comme un super-environnement.

Il faut cependant bien cerner ici le double caractère d'Edmund Husserl. De manière objective, Edmund Husserl formule la conception pure du mode de production capitaliste développé. Il formule l'idéologie du libre-arbitre permettant à une conscience de puiser dans le monde et de réduire ce monde à ses rapports psychologiques (ou psycho-physiques) étroits avec lui.

En ce sens, Edmund Husserl est aux côtés de Sigmund Freud une des principales, ou la principale figure du subjectivisme. Tous deux ont d'ailleurs comme maître intellectuel l'Allemand Franz Brentano (1838-1917).

Mais un autre disciple de Franz Brentano fut Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937), homme politique tchèque accompagnant l'affirmation du capitalisme tchèque après 1918 avec tout un discours humaniste moderne, c'est-à-dire encore marqué par le libéralisme et le positivisme, le capitalisme tchèque émergeant avec retard. Sigmund Freud relève lui aussi en partie de cette

démarche profitant d'un grand ressort anti-féodal (dans les conditions propres à l'Europe centrale post-austro-hongrois).

Edmund Husserl – né en Moravie tout comme Tomáš Garrigue Masaryk et Sigmund Freud – relève donc également d'une affirmation bourgeoise apparaissant avec retard. Pour cette raison, ces trois auteurs raisonnent de manière régulière en termes de civilisation ; le souci de maintenir les fondements de la civilisation, de permettre à l'individualité d'exister avec des droits... se conjugue et se confond avec ce qui est en réalité un subjectivisme complet dans les conditions du mode de production capitaliste développé qu'on trouve alors aux États-Unis et en Angleterre, mais aussi en France et en Allemagne.

À la fin de sa vie, Edmund Husserl écrivit ainsi, de 1934 à 1937, des textes rassemblés dans un ouvrage publié après la guerre sous le titre de *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*.

On y trouve une inquiétude typique de l'Europe centrale bourgeoise encore imprégnée par le progressisme des Lumières ou une forme de positivisme : pourquoi les sciences ne nous indiquent-elles pas le chemin à prendre ? Pourquoi n'aident-elles pas à fournir un sens à l'existence ?

On ne saurait comprendre, par exemple, l'œuvre d'un Franz Kafka sans voir que loin d'un pessimisme morbide (comme on l'interprète dans les pays occidentaux), on a une démarche volontariste – humaniste pour arracher du sens à l'existence, en vivant la vie comme une aventure concrète.

Ce qui joue à l'arrière-plan, c'est la contradiction au sein du mode de production capitaliste, qui à la fois produit des gens tous différents et tous pareils. Comment affirmer son individualité, si on prend le capitalisme au sérieux, si on est finalement tous pareil ? Ici, on a la contradiction entre la bourgeoisie tchèque sortant du carcan austro-féodal et affirmant l'individualité, mais basculant dans un capitalisme développé brisant les personnalités.

Edmund Husserl ouvre donc aussi une critique de civilisation, au sens où il reproche au monde moderne de procéder à des simplifications, et donc d'assécher l'horizon des possibles. On reconnaît ici le brèche dans laquelle va se précipiter l'existentialisme (Martin Heidegger, Jean-Paul Sartre) et l'école de Francfort (Theodor Adorno et sa dialectique négative, Herbert Marcuse et son homme devenu unidimensionnel, etc.).

Tant l'école de Francfort que l'existentialisme s'appuie d'ailleurs sur un concept développé dans *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* : le « monde de la vie ».

Edmund Husserl et le monde de la vie

Dans l'œuvre posthume *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, on trouve exposé par Edmund Husserl le concept de « monde de la vie ». Il n'est pas bien difficile de voir que toutes les œuvres d'Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Martin Heidegger, Theodor Adorno, Herbert Marcuse... ne font que décliner ce concept vitaliste emprunté à Wilhelm Dilthey (1833-1911).

Par « monde de la vie », il faut comprendre le monde des egos subjectifs, qui est le seul à avoir du sens, la réalité n'étant que le support de celle-ci :

« Le contraste entre le subjectif du monde de la vie et le monde « objectif », le monde « vrai », consiste alors en ceci que ce dernier est une substruction [construction servant de base à une construction] théorético-logique, la substruction de ce qui par principe n'est pas perceptible, de ce qui par principe, dans son être soi-même propre, ne peut pas être éprouvé, tandis que le subjectif du monde de la vie est caractérisé de part en part précisément par ceci qu'il peut être effectivement éprouvé. Le monde de la vie est un domaine d'évidences originelles. »

Le principe de « monde de la vie », *Lebenswelt*, est à la fois une conclusion logique de la démarche d'Edmund Husserl et une expression de la contradiction de la bourgeoisie tchèque en affirmation anti-féodale mais basculant immédiatement dans la modernité.

L'affirmation bourgeoise tchèque affirme en effet la libération face à la féodalité (cléricale et autrichienne), mais bascule directement dans la systématisation capitaliste massive. Ce fut un traumatisme produisant toute une série d'auteurs philosophiques et littéraires, souvent dans la combinaison des deux.

Edmund Husserl, dans les années 1930, exprime donc cette fracture dans *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, en fait une conférence donnée à Vienne les 7 et 10 mai 1935 sous le titre de *La philosophie dans la crise de l'humanité européenne*. Le « monde de la vie » est la notion clef.

Edmund Husserl pose que le développement des sciences n'a pas permis l'avènement d'un positivisme libéral et progressiste. De plus, les immenses troubles de l'époque montrent bien qu'on ne va pas dans le sens d'une société permettant l'affirmation des egos absolus.

Edmund Husserl présente de la manière suivante l'alternative se présentant selon lui, dans les dernières lignes de cette œuvre :

« La crise de l'existence européenne n'a que deux issues : soit la décadence de l'Europe devenant étrangère à son propre sens vital et rationnel, la chute dans l'hostilité à l'esprit et dans la barbarie ; soit la renaissance de l'Europe à partir de l'esprit de la philosophie, grâce à l'héroïsme de la raison qui surmonte définitivement le naturalisme.

Le plus grand danger pour l'Europe est la lassitude.

Luttons avec tout notre zèle contre ce danger des danger, en bons Européens que n'effraye pas même un combat infini et, de l'embrasement anéantissant de l'incroyance, du feu se consumant du désespoir devant la mission humanitaire de l'Occident, des cendres de la grande lassitude, le phénix d'une intériorité de vie et d'une spiritualité nouvelles ressuscitera, gage d'un avenir humain grand et lointain : car seul l'esprit est immortel. »

C'est qu'Edmund Husserl représente à la fois l'affirmation bourgeoise tchèque voulant généraliser le capitalisme et, de par le retard historique, en même temps le constat d'une systématisation générale du point de vue capitaliste.

Pour cette raison, si Edmund Husserl appelle à sauver la civilisation européenne en se tournant vers « le monde de la vie », il faut bien saisir que par civilisation il entend non pas la réalité matérielle, mais bien l'ensemble des egos absolus baignant dans cette « civilisation », en fait le mode de production capitaliste.

Il faut bien comprendre que la réalité est toujours chez Edmund Husserl non pas « réelle », mais perçue par la conscience et donc réelle... Dans *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, il dit par exemple que :

« Le monde-ambient historique des Grecs n'est pas le monde objectif, dans notre sens, mais c'est leur « représentation du monde », c'est-à-dire leur façon subjective propre de donner valeur à l'ensemble des effectivités qui, dans ce monde-ambient, valaient pour eux. »

Le cul-de-sac de la civilisation européenne tient donc à une dimension concernant la conscience ; il ne faut pas voir ni en Edmund Husserl ni en Martin Heidegger des critiques de la réalité, des partisans d'un retour à la nature, etc. Ce sont des spiritualistes et pour eux la crise est, par définition même, crise de la conscience, crise existentielle au sens de crise spirituelle.

La crise tient à ce que les consciences sont constitués de leur activité tournée vers le monde et que le monde lui-même n'est constitué que par des rapports à ces consciences. On n'a pas de nature, mais des choses constituant la conscience et constitués en même temps par la conscience, ce qui est une tautologie précipitant forcément toute philosophie à ce sujet dans une crise générale.

Edmund Husserl appelle à résoudre cette crise en dénonçant le matérialisme jusqu'au bout, c'est-à-dire en soumettant les différentes sciences aux consciences, au nom de la primauté du « monde de la vie » où peuvent puiser les consciences.

C'est là un total mysticisme : il y aurait un monde intérieur au monde, une sorte de socle spirituel sur lequel s'appuyer pour redynamiser les mois absolus ! Edmund Husserl dit lui-même qu'il n'a aucune idée comment même saisir ce « monde de la vie » :

« À vrai dire, comment le monde de la vie doit-il devenir un thème indépendant, cela nous ne le savons pas encore. Nous sommes ici des débutants absolument. »

La quête de ce monde devient prétexte à un romantisme « phénoménologique », une aventure en réalité totalement vaine, un délire intellectuel pour chercher à compenser l'absence de toute base réelle à ces « mois absolus » qui ne sont que l'allégorie de l'individu atomisé du mode de production capitaliste développé.